Document generated on 04/24/2024 7:41 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Le court à longueur d'année

Éric Perron

Volume 21, Number 2, Spring 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33390ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perron, É. (2003). Le court à longueur d'année. *Ciné-Bulles*, *21*(2), 52–53.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le court à longueur d'année

PAR
ÉRIC PERRON

Il prétend n'avoir rien à dire, veut rester dans l'ombre, mais en ayant lancé et en coordonnant quasiment seul depuis plus de deux ans l'événement Prends ça court!, Danny Lennon ne s'est pas facilité la vie parce que la chose est très vite devenue populaire, attirant des centaines de jeunes un soir par mois sans oublier les multiples partenariats qu'il a mis en œuvre avec plusieurs festivals. Cinéphile, sans pour autant avoir le désir de réaliser des films (contrairement à d'autres gens qui font dans l'autodiffusion), son seul but est de présenter des courts métrages, peu importe les moyens. C'était l'idée de départ.

À ses débuts en septembre 2000, Prends ça court! était surtout l'occasion de se réunir entre amis pour voir des courts métrages dans une petite salle de 50 places du Monument-National, dont Danny Lennon dispose grâce à un accord avec l'institution où il travaille comme pigiste. «Mes amis ne se déplacent pas dans les festivals. Les mordus vont éplucher les programmes, lire les journaux, parler avec d'autres festivaliers pour savoir quoi aller voir, mais pas le commun des mortels. Et puis, il y a des gens qui ont autre chose à faire dans la vie que d'aller au cinéma.» Après quelques soirées, les gens occupés lui ont dit: «Ramène-nous les meilleurs courts et une fois par mois, on va venir les voir.» Très rapidement, le bouche à oreille se met de la partie et les amis des amis se pointent au rendez-vous mensuel. Si bien que, dès sa deuxième année, Prends ça court! s'installe au café Hydro-Québec du célèbre théâtre du boulevard Saint-Laurent, qui peut accueillir entre 250 et 300 personnes en se serrant les coudes. Et à l'automne 2002, l'activité doit encore déménager (tout en restant dans le même immeuble), cette fois-ci pour investir la salle Ludger-Duvernay (800 places) puisque désormais l'activité est au programme de centaines de personnes. Lorsque cette salle n'est pas disponible et qu'il faut retourner au café, les spectateurs debout sont nombreux et ceux qui rebroussent chemin encore davantage.

Tout cela a démarré et continue avec des moyens presque inexistants: un coût d'entrée minime (5 $ pour une soirée de plusieurs heures) que le Monument-National et Prends ça court! se partagent, et avec quelques partenaires qui aident surtout à la promotion. Les médias publient des brèves à l'occasion, mais la nouvelle se répand principalement par courriel: simple, économique et efficace. Au début, il fallait parfois quémander les films mais, avec la popularité de l'événement, il s'agit plutôt aujourd'hui de gérer le flot de cassettes en provenance de partout. Danny Lennon visionne en moyenne une vingtaine de films par jour pour la sélection. Les festivals, qu'il fréquente, comme simple spectateur ou à titre de partenaire de programmation (carte blanche), lui permettent aussi de découvrir de nouveaux films. Les programmes mensuels offrent une douzaine de films par mois projetés exclusivement en vidéo avec quelques pauses qui favorisent les rencontres et discussions dans une atmosphère détendue. «On est là pour se faire du *fun*, les gens ont besoin d'un endroit pour faire connaissance, échanger et parfois établir des contacts.»

Ce qu'aime par-dessus tout Danny Lennon en montrant des courts, c'est faire prendre conscience aux spectateurs que le format peut servir des sujets, des histoires uniques. «Présenter une très grande diversité de courts, genres et origines confondus, contribue à illustrer la forme propre au court.» Il reste surpris de voir que l'engouement et l'étonnement du public ne diminuent pas depuis le début malgré les types de programmes. En novembre dernier, plus de la moitié des films présentés formaient une thématique très déroutante sur le suicide. Certains spectateurs ont été un peu sonnés, mais tous ont apprécié.

Danny Lennon doit bien avoir une petite idée sur les courts métrages du Québec? «En fait, la seule chose que je reproche aux films québécois, c'est un manque d'audace. On voit dans les films provenant d'autres pays des gens qui osent, qui n'hésitent pas à se casser la gueule. Il ne sert à

Danny Lennon
(Photo: Janicke Morissette)

rien d'être *clean* au départ.» Serait-ce attribuable aux cadres de production dans lesquels sont réalisés les films? «On sait qu'il n'y a pas d'école de cinéma au Québec. Pour le moment, la meilleure école, c'est Kino. Mais Kino c'est encore jeune, il va falloir attendre quelques années pour voir les résultats.» Et les courts subventionnés, ceux de l'Institut national de l'image et du son (INIS)? «Ils ont leur raison d'être, ils sont là pour former des gens. Mais ce ne sont pas nécessairement ces films qui m'intéressent. Je veux montrer ceux de la marge. Quels sont les films qui sont présentés aux Rendez-vous du cinéma québécois, au Festival des films du monde, qui sont québécois, canadiens? Les films de l'INIS, les films de ci, les films de ça. Beaucoup d'autres productions n'ont pas leur chance. Moi je veux les montrer.»

Danny Lennon pense que l'événement a démontré sa raison d'être et accueillerait avec plaisir toute forme d'aide. Comme l'activité se déroule à longueur d'année, aucun programme ne peut l'encadrer. «Des organismes nous ont proposé certaines choses, mais ils demandaient beaucoup trop de visibilité pour ce qu'ils offraient», dira celui qui ne tient pas à voir grandir Prends ça court! à n'importe quel prix. Mais comme il faut maintenir le niveau des programmations, le fondateur supporte les frais qui deviennent de plus en plus onéreux. Même lorsqu'il s'agit d'aider d'autres festivals pour leur programmation. «Un de nos gros problèmes, c'est que les gens croient que, parce que nous présentons nos soirées au Monument-National, on est soutenu à 300 %: ce n'est pas le cas.» Ce manque de moyens fait aussi en sorte que Prends ça court! ne paie pas de droit de diffusion sur les films présentés. «Les auteurs ne sont pas rétribués mais si je peux contribuer à créer de l'*exposure* pour un film, tant mieux. Ce que je veux, c'est propager une passion pour le court métrage.»

En bout de ligne, Prends ça court! est à la diffusion ce que sont des groupes comme Kino et les Lucioles à la production-réalisation: rapidité, souplesse et liberté d'action, tout cela dans les limites proportionnelles aux moyens disponibles. Contrairement aux festivals subventionnés et/ou soutenus par une pléiade d'institutions et d'entreprises désireuses de voir appliquer toute une série de mesures, Prends ça court! est libre, sans avoir à rendre des comptes. Il peut devenir gênant par contre de voir l'événement attirer plus de gens que certains festivals grassement subventionnés attirant un public peu nombreux et peu enthousiaste. En revanche, d'ici à ce que Prends ça court! reçoive l'aide méritée, il faudra faire preuve d'un peu plus de rigueur. La qualité de projection, perturbée par les lumières de la rue ou des salles surchargées, ne nécessiterait pas d'importantes subventions pour être améliorée. Toutefois, l'événement demeure la seule occasion régulière de voir des courts métrages d'ici et d'ailleurs sur grand écran à Montréal. Ce qui n'est pas rien! ■